

Sur les grands perturbateurs III

Guy Sioui Durand

Number 54, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46734ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sioui Durand, G. (1992). Sur les grands perturbateurs III. *Inter*, (54), 26–27.

Guy BLACKBURN présente Les Grands Perturbateurs III. Le cycle des Grands Perturbateurs débute à la galerie Skol à Montréal en janvier 90 puis s'étend à l'Espace Virtuel à Chicoutimi en 1991 avant d'atteindre la Galerie d'art du Collège Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse en février 92. Il finira sa course dans un quatrième et ultime désordre.

SUR LES GRANDS PERTURBATEURS III

Guy STOUT DURAND

« C'est important le cinéma. C'est bon de répéter tout le temps qu'on a quelque chose d'ici à montrer aux autres, parce que c'est vrai. Il y a eu beaucoup de films « noirs » dans le festival, mais ces films ne sont pas le reflet d'une réalité. Ces petits thrillers d'horreur sur le bord du rigolo sont plus faits pour s'amuser qu'autre chose. L'horreur est plus facile que la poésie. On peut faire des films très réussis en prenant des gens de la rue et en les montrant tels qu'ils sont. On s'arrange pour qu'il y ait une histoire, que ce ne soit pas juste un divertissement. Faut conscientiser les gens. On est acteur à chaque jour et la pièce qu'on joue n'est pas toujours drôle non plus. Mais des fois on part avec une intention sérieuse et on se fait dire qu'on a un gros talent de comique. Ça réoriente une carrière. Des fois c'est mieux de dire je ne comprends rien mais j'aime ça : c'est signe qu'il y a de la magie et que le film fonctionne. »

« On peut espérer que le Festival vidéo verra un jour certaines de ses productions sélectionnées figurer dans la programmation régulière du Festival du cinéma international. Cela pourrait constituer un suivi à l'Animathon, films d'animation réalisés depuis plusieurs années par des équipes d'étudiants et présentés avec grand succès au public du Festival du cinéma international. »

Voilà comment rêvaient nos bâtisseurs de cinéma en 1992.

La soirée avait aussi été très appréciée du grand public à qui on avait présenté un film tourné en 1966 qui s'intitulait *Clair de soleil*. Ce film réalisé par Michel CÔTÉ et Jean-Pierre LANDRY vantait les mérites de l'ancien collègue classique de Rouyn qui, semble-t-il, « transpirait le savoir » et « éternuait la gaieté ». L'occasion était trop belle pour ne pas aligner en parallèle le nouveau vidéo promotionnel du Cégep, un vidéo-clip époustoufflant signé Jean FONTAINE. La boucle était bouclée : on avait alors attaché nos ceintures pour reprendre le vol.

Bien sûr, tout se passe en 1992. Mais où donc prendrait forme un rêve si la réalité lui refusait son terroir ? La chimère n'est pas vaine quand elle constitue le dernier refuge des sculpteurs de nuages.



À mesure que j'enjambe le couloir, la lumière trop blanche m'aveugle. J'appréhende les deux salles où s'alignent et s'alitent Les Grands Perturbateurs III de Guy BLACKBURN.

« Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point.
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ; »

D'entrée de salle, la gauche, des sensations m'immobilisent : ma chaleur épidermique augmente brusquement. Je stoppe. Le vertige de l'ensemble achève de cafouiller mes visions du dispositif artistique. La peau et l'œil s'auto-alertent.

J'esquive non sans suspicion le petit poêle au feu électrique rouge. Il peut brûler à vif si on n'y prête gare ; tel le brûleur Bunsen, il attise l'expérience : la civière-lit attend.

Devant moi, ces bouilloires-bombes se colorent en globes terrestres puis se métamorphosent en deux séries de couilles, soutenant des tiges brandies bien acérées. Déjà une menace ? Au mur, le savant fou est cartographié en reproductibles entre deux ondes de points rouges post-Saint-Valentin. Impensable de ne pas déambuler. Il n'y a rien de statique ici !

Près du mur, je parade entre ces allées de « micro-drames » dans cette salle qui s'aurole de phallisme qui bouillonne. Pas la bouilloire, non, les éprouvettes, de la taille d'un biberon ou d'un pénis, comme vous voudrez, sur support comme des bouteilles de vin. Deux rangées de onze micro-laboratoires en biomutations bactériennes inégalement actives. Mousse filamenteuse et fut verdâtre. Tout de la plaie. Rien pour plaire.

« Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons. »

Science et Sexe. En cette fin de siècle sous l'emprise de la science expérimentale où l'exactitude contrôlable a pris le pouvoir, voilà que deux équations bio-chimiques ont conservé l'inquiétude médiévale des Humeurs. Sauf que par volonté artistique, les sécrétions microscopiques transforment en laboratoire nos pulsions risquées. Les

liquides se chargent de les déverser soit en romantisme soit en formules abstraites.

Trêve d'inquiétude. Il faut traverser et entrer dans l'autre interstice, la droite. Là, l'art

s'emballa dans un meuble-armoire transportable au dos ; l'expérience bactérienne s'embouteille dans une immense jarre, là où les supports surrationnels accrochent les murs avec des tiges aux pommeaux stylisés. La salle vulve. L'humidité a remplacé la chaleur. Les biomatériaux suintent dans leurs bocalux.

« Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poissons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons. »

L'artiste agrandit un spectre immémorial : nul n'échappe aux perturbations des sens. Encore moins si ceux-ci épousent parfaitement le fluide de nos veines, s'ils se jouent de nos globules et de nos émulés.

On retrouve à la Galerie Lionel-Groulx la plupart des ingrédients contenus dans les manifestations antérieures des *Grands Perturbateurs*¹ (chemises, tiges, bocalux à bio-matériaux, photos du savant HOFFMAN). Guy BLACKBURN les avait extirpés de certaines zones grises de l'histoire scientifique comme des entrailles de celui qui fait de l'art. Voilà que ses nouveaux dispositifs s'imprègnent d'une poésie s'armant contre la rationalité des désastres. N'oublions pas que les virus sourdent aussi dans les réseaux télématiques — le virus Michealangelo qui vient de menacer les micro-ordinateurs PC-IBM — comme dans la littérature post-sida — Hervé GUIBERT, *Mégalovirus*. Technique, organisme et imaginaire, le compte est bon.

Guy BLACKBURN y ajoute quelques autres résultantes de ces effets de laboratoires : le rappel par photographie de l'existence étrange d'Anna, cette femme qui a connu toutes les allergies de la peau...

« Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
À cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion ! »

L'installation séduit puis nous oblige à esquiver, à ne pas effleurer, à nous souvenir. La science a élaboré une éthique d'objectivation qui mettait à l'abri (à l'écart ?) l'expérimentateur, inventant ainsi la nécessité du cobaye. Les *Grands Perturbateurs* s'en emparent.

« Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir »

Il aurait pu se camper en terrain plein d'enseignements. La troisième variation montre bien qu'il s'en échappe, et nous avec. Le progrès par validation en laboratoire camoufle trop de leurres : celui de la falsification pour gagner et vendre, celui de la vulgarisation partielle et celui des dangers par contacts non avouables.

C'est que Les Grands Perturbateurs restaurent une éthique évacuée, la re-singularisation des risques à prendre : la chimie des bocaux ressemblant à la nôtre. Comme les baisers pervers, revivifiés de nos salives.

« Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposées ! »¹

Il y a sûrement une manière autre d'imaginer des rapports psychosomatiques catastrophiques qui seraient fabuleux parce que perturbateurs du confort. Des humeurs malsaines aurait écrit Edgar Allan POE, furibondes aurait plutôt souhaité Gabriel GARCIA-MARQUEZ.

En tous cas, Guy BLACKBURN rapproche les regardeurs de la surface : la croûte terrestre des bombes, la peau d'Anna... de son propre souffle à fleur de peau.

¹ **Une charogne**, extraits chaotiques des **Fleurs du Mal**, Charles BAUDELAIRE.



Les Grands Perturbateurs III, Guy BLACKBURN. Photos : Guy BLACKBURN

